

CHAPITRE UN

Dimanche 22 février 2009.

Nous n'en sommes qu'au septième dimanche de l'année, et c'est déjà la deuxième permanence de week-end que mon équipe se tape.

Vacances d'hiver obligent ! Il a fallu battre le rappel des effectifs disponibles.

Nous ne sommes d'ailleurs pas au grand complet, mais les congés scolaires n'y sont pour rien. Un de mes lieutenants se paie une grippe de derrière les fagots. Enfin, il devrait reprendre le collier demain. Le plus jeune s'offre une dépression. Il y a de la marge entre l'Ecole de Police et le terrain ! Pas toujours facile de supporter ce que la réalité nous donne à voir. Enfin, il n'est pas le premier, ni le seul, à exiger un temps d'adaptation.

Tout est heureusement plutôt calme, et j'en profite pour relire le dossier d'une affaire non résolue, véritable roman policier tenant en de nombreuses pages rédigées dans la langue procédurale des flics. C'est moins vif et beaucoup moins rythmé qu'un ouvrage de fiction, mais bien plus passionnant et sensiblement moins fantaisiste.

Les mines sont longues, à l'image de cet hiver qui a commencé avant la mi-novembre et qui ne veut pas mourir. Et qui, en outre, se montre avare de soleil.

Vers dix heures, mon téléphone fixe sonne.

L'appel vient du commissariat de Boissy Saint Léger. Le fonctionnaire de faction se présente :

— Major Rémy, à qui ai-je l'honneur ?

— Commandant Laduron, police judiciaire. En quoi puis-je vous être utile ?

— Nous avons un meurtre, à Sucy-en-Brie.

— Faites sécuriser la scène d'infraction. Nous arrivons.

— C'est que le meurtrier est ici, assis en face de moi. Il est venu se constituer prisonnier.

— Cela ne change rien. Il y a une procédure à respecter.

— Nous ne sommes que trois ici. Les autres sont partis sur un cambriolage.

— Bienvenue au club. Filez-moi l'adresse, j'envoie mes hommes. Et je fais un saut chez vous.

J'entends mon interlocuteur parler à son vis-à-vis.

— Mon Commandant, si je peux me permettre, il vaut mieux que vous passiez chez nous avant d'aller sur place. Vous récupérez les clés. La maison est vide. Le meurtrier y tient. Vous évitez d'enfoncer la porte, et c'est l'habitation de sa fille.

— Il a tué sa fille ?

— Non, son beau-fils.

— Vous l'avez arrêté ?

— Non. Il est très coopératif. Et je préfère que vous vous en chargiez.

Dix minutes plus tard, nous nous mettons en route. Le trafic est fluide et il ne nous faut guère qu'une bonne vingtaine de minute pour rejoindre la rue Jacques Prévert.

Le major Rémy m'accueille et me briefe succinctement avant de me conduire au détenu qu'il n'a pas pris soin de menotter.

— Le gaillard s'appelle Marcel Anthiviers. Il est arrivé ici un peu avant que je ne vous contacte, en expliquant au planton qu'il avait une déclaration à faire. Dès qu'il est apparu qu'il s'agissait d'un meurtre, mon collègue m'a fait venir. J'ai recueilli sa déposition mais, entre nous soit dit, je ne suis pas familier de ce genre de délits et je préfère que la Crim' prenne ce bonhomme en charge. Je crains d'oublier des points essentiels. Et on ne sait

jamais : peut-être veut-il simplement se rendre intéressant?

— Pas de problème, mon vieux. Nous sommes là pour ça.

Il me précède dans un couloir qui mène à quelques cellules de dégrisement. L'une d'elles est occupée par un homme d'une soixantaine d'années, habillé comme s'il se rendait à une réception.

Lorsque je pénètre dans le local exigü, il se lève et se présente :

— Marcel Anthiviers. Soixante-deux ans. Retraité de l'Armée de terre avec grade d'adjudant-chef.

J'ai tout de suite repéré l'ancien militaire en lui. Ne fût-ce qu'à sa coupe de cheveux et à sa façon de se mettre au garde-à-vous devant moi.

Je l'invite à se rasseoir et à me raconter son histoire. Dans les grandes lignes seulement, puisqu'après une visite sur les lieux du meurtre et la prise des mesures imposées ou nécessaires, je reviendrai le chercher pour l'emmener au 36, procéder à un interrogatoire plus fouillé et, au besoin, lui signifier sa garde à vue.

— C'est ultra simple, mon Commandant, se borne-t-il à répondre. Mon beau-fils était un type violent. Il battait souvent ma fille. Hier, la situation a dégénéré. Josiane est parvenue à m'avertir via son portable. Je suis venu sur place pour le calmer. Il s'en est pris à moi, je me suis défendu, je l'ai frappé, sans doute plus fort que je ne le désirais. Il est tombé. Il était mort.

— Hier ? Vous m'avez bien dit hier ?

— Oui. Vers dix-huit heures, par là.

— Et vous avez attendu ce matin pour venir vous livrer ? Je suis obligé de vous demander pourquoi.

— Je comprends que cela vous étonne. Disons que j'ai une idée plutôt précise du régime carcéral. J'ai voulu encore manger convenablement hier soir et bien déjeuner ce matin. Je me suis douché, rhabillé de propre et j'ai préparé une valise d'effets personnels pour aborder la préventive dans de bonnes conditions.

— Où est votre fille en ce moment ?

— Chez moi. Elle ne voulait pas rester sur place, près du cadavre de son mari. Elle ne rentrera que lorsque vous aurez enlevé le corps. Ses enfants reviennent ce soir.

— Et les vêtements que vous portiez au moment du drame ?

— Chez moi aussi. Rassurez-vous, je les ai mis dans un sac en plastique. Tous, sans exception. Et aucun d'entre eux n'a été lavé. Les clés de chez moi sont sur le trousseau, mais à l'heure qu'il est, Josiane doit être levée et pourra vous ouvrir.

Je saisis les clés qu'il me tend, et je sors.

J'avise Rémy :

— Je passe le récupérer dans deux à trois heures. Tenez-le au chaud et veillez à ce qu'il mange ce midi. Je souhaite le revoir dans les meilleures dispositions quand je l'interrogerai.

Je rejoins mes équipiers qui patientent dans les véhicules.

Je jette l'adresse à Jérémie, mon procédurier, qui a pris le volant. La rue des Chastelets est à un jet de pierre.

J'en suis à peine à lui relater mon entrevue avec Anthiviers que mon téléphone portable se manifeste :

— Pierre Laduron.

— Ah c'est toi qui es de garde ? Moi c'est pareil. Jacques de Henneck à l'appareil.

— Jacques ! Quelle bonne surprise ?

— Tu devrais faire enregistrer ton optimisme au Guinness Book des records, mon vieux. Quand un substitut du Procureur de permanence appelle un OPJ responsable d'enquêtes un dimanche matin, je doute qu'il y ait une bonne nouvelle dans l'air.

Je connais bien Jacques, et depuis de longues années. Nous avons souvent travaillé ensemble, sur des voies parallèles. J'aime mieux l'action et lui les mondanités, ce qui ne nous empêche pas de rester bons amis. Ce qui me plaît particulièrement chez lui, c'est qu'il ne se la pète pas, et qu'il possède un humour très pince-sans-rire.

Je réponds :

— Si c'est pour m'annoncer un meurtre à Sucy-en-Brie, je suis déjà au courant.

J'entends Jacques s'éclaircir la gorge :

— Sucy-en-Brie, dis-tu ? Ah non, c'est dans le coin, mais à mon avis la zone portuaire est sur le territoire de Bonneuil-sur-Marne. Ou sur Saint Maur-des-Fossés, je ne sais jamais précisément. Ça se touche presque, mais je ne pense pas qu'il y ait confusion. Ton macchabée, il est dans une bagnole ?

— Non. Dans un pavillon.

— Alors il y a rebelote, mon cher. Le mien repose dans une 206 coupé. Enfin, je devrais dire la mienne, car c'est d'une gonzesse qu'il s'agit.

— Jacques, il y a un problème. Il me manque un de mes hommes et nous avons déjà une affaire sur le feu. Je ne peux pas être partout.

— D'accord. Mais t'es le seul à bosser aujourd'hui. Et le divisionnaire est en vacances. Tu m'embêtes.

— Parce que tu vas devoir te mouiller et faire un choix ?

— Exact ! Je vais fixer les priorités.

— Alors là, j'ai une bonne nouvelle pour toi. Mon affaire est excellente pour les stats. Je tiens le coupable.

— Un flag ?

— Presque. Des aveux spontanés.

— Donc, on n'hésite plus. Tu mets tout sur la zone portuaire. Besoin d'aide ?

— Et comment ! Secoue les commissariats compétents pour qu'on sécurise les lieux des deux côtés. Et envoie-moi une équipe de l'Identité judiciaire, avec un double jeu de matériel.

— Ils te rejoignent à Bonneuil. Moi aussi, d'ailleurs. Nous ferons un saut à Sucy dans la foulée.

— Ça me va. A tout de suite.

— Changement de cap, fais-je à Jérémie. Limite Sud de la darse Sud, Nord du parc du Rancy.

Nous abordons le parc par la rue Paul Vaillant-Couturier, et y pénétrons par la première voie carrossable qui se présente à nous. Mon chauffeur repère quelques policiers à quelques pas d'un véhicule légèrement en retrait de la route, mais suffisamment pour être à l'abri des regards.

Pas question de s'en approcher trop tant que nos amis de l'Identité judiciaire n'ont pas procédé aux prélèvements et autres constatations usuelles.

Heureusement, ils sont quasiment sur nos talons et chacun peut rapidement vaquer à sa tâche. C'est ce qu'il y a d'agréable avec des gars routinés. Il n'y a aucun besoin d'aboyer des ordres dans tous les sens, chacun sait exactement ce qu'il a à accomplir.

Les repères jonchent rapidement le sol, les flashes crépitent, les pinceaux exécutent leur ballet délicat.

Mes deux plus jeunes lieutenants interrogent les témoins.

Enfin, le couple de joggeurs qui a découvert le corps.

de Henneck nous rejoint.

Le légiste se fait attendre. Il a la réputation d'avoir le sommeil lourd, et plus il avance en âge, moins il lui est facile de se lever tôt. Surtout que le week-end il ne dédaigne pas un bon repas gastronomique arrosé d'un excellent cru. Sa femme lui sert alors de chauffeur.

Et surprise, ce matin, c'est encore elle qui nous l'amène. J'ose espérer que l'alcool de la veille s'est suffisamment dissipé pour permettre à notre toubib d'effectuer le travail de qualité que nous exigeons de lui.

Il vient me saluer, et je constate avec plaisir qu'il a l'air d'être presque dans son état normal.

— On m'a dit qu'on avait deux clients ce matin.

— Exact. Mais pas au même endroit.

— Merde. Je peux libérer Hélène et compter sur toi pour me ramener ?

— Pas de souci, mon vieux. Tu te sens en forme ?

— Pourquoi me demandes-tu ça ? Ah oui, à cause de mon chauffeur ! Ce n'est pas ce que tu imagines. Notre autre voiture est en panne, et nous comptons aller voir la mère d'Hélène dans sa maison de retraite en Normandie. Ma femme ira seule, car la vieille se fait une fête de nos visites.

Je jette un coup d'œil à ma montre. Cela n'échappe pas au légiste :

— Je sais parfaitement qu'il est tard. Elle ne rentrera que demain soir. On y va ?

Il a près de soixante-quatre ans, notre homme de l'art, mais il faut le voir gambader pour s'approcher de la 206. On dirait qu'il se livre à un exercice de fitness. J'ai un peu de mal à le suivre, et pourtant, je suis mieux entraîné que lui et j'ai huit ans de moins. Le substitut ne s'approche pas trop. Il n'a jamais vraiment apprécié ce genre de situation.

La 206 est bleu foncé, ce qui a certainement contribué à la soustraire aux regards de la majorité de ceux qui sont passés à proximité. La vitre côté conducteur est baissée, et une silhouette est affalée obliquement vers le siège passager. La moitié du crâne a disparu, mais ce qui reste ne laisse aucun doute. Il s'agit bien d'une femme à la longue chevelure blonde.

C'est d'ailleurs la première chose que le docteur Maricourt me confirme :

— Individu de sexe féminin, entre quarante et cinquante ans. Quel gâchis ! Je crois qu'elle devait être très belle. Une balle de gros calibre. Sous réserve d'examen plus complet, un seul projectile.

— Une idée de l'heure de la mort ?

Le médecin consulte le thermomètre qu'il a inséré dans le foie dans la victime :

— Il a gelé cette nuit ?

— Je crois oui.

— Il faudra vérifier auprès de la météo. A première vue, je situerais le décès à plus de douze heures d'ici. Je t'en dirai plus après l'autopsie. On file voir l'autre ?

— On va surtout chercher à bouffer pour mes hommes. Les gars de l'Identité doivent nous précéder là-bas. Ça nous laisse un peu de temps. Tu connais une sandwicherie par ici ?

— Non. J'habite vers Roissy. Et nous sommes dimanche, ne l'oublie pas. A mon avis, tu aurais plus de chances dans une pâtisserie.

Je préviens mes équipiers de mon départ et les assure que je mettrai tout en œuvre pour qu'ils ne restent pas l'estomac vide. La journée sera encore longue, pour eux comme pour moi.

Les criminels ne font décidément pas de pause le dimanche, même si apparemment les deux crimes qu'ils m'ont réservés remontent tous deux au samedi.

Nous traitons bon an, mal an à peu près quatre cent meurtres dans notre zone de compétence. Si on tient compte des crimes qui font plusieurs victimes simultanément, on doit tourner autour d'une moyenne de trente enquêtes par mois. Réparties sur le nombre d'équipes, cela nous laisse trois à quatre crimes sur la période, mais avec ma chance, j'en récolte deux en une journée de permanence. Dommage que je n'aie pas la même chance au loto!

Parlant de chance, je dois tourner plus de trente kilomètres avant de dénicher une pâtisserie qui vend aussi des sandwiches. Il n'en reste qu'une petite dizaine, et je complète au moyen d'éclairs et de viennoiseries. La vendeuse ne remet pas la main sur le cachet que je la prie d'apposer sur mon reçu.

Résultat des courses, il est près de quatorze heures quand je rejoins mes subordonnés avec la boustifaille promise. Les mecs n'y croyaient plus.

Heureusement, ils ont terminé leur boulot et rangé leur matériel. Il ne traîne plus un cavalier numéroté au sol, le corps a été emporté et le coupé doit déjà se trouver dans le garage du laboratoire.

A l'exception d'un petit nouveau à l'IJ, ils mangent tous de bon appétit malgré la scène peu ragoûtante qu'ils ont eue sous les yeux pendant plus de deux heures.

Pour ne pas perdre de temps, le responsable profite de la pause déjeuner pour m'éclairer sommairement sur ce que son équipe a découvert.

Et sur ce qui manque, car ces éléments qu'on s'attend à trouver et qui font défaut sont bien souvent révélateurs et parfois plus explicites que ceux qu'on relève sur place.

En gros, ils ont mis la main sur le permis de conduire de la victime, une certaine Fabienne Pireaux, née le vingt-quatre avril 1967, domiciliée à Champigny-sur-Marne, rue Simone Bigot. Mais pas de sac à main, pas de téléphone cellulaire, pas de clés en dehors de celles restées sur le contact, et surtout, pas d'arme du crime. Les alentours ont été fouillés mais avec les moyens du bord, ce qui justifie que ses hommes aient dû se limiter à un rayon d'une centaine de mètres.

Quant aux traces sur le sol, qui auraient permis de conclure à la présence d'un deuxième véhicule, elles sont pléthoriques, comme si toute la population du coin s'était rassemblée là pour une promenade le samedi après-midi.

Trop tôt pour digérer tout ça, d'autant plus qu'une seconde scène d'infraction nous attend impatiemment.

Nous nous y rendons en tâchant de nous suivre. La circulation est à présent beaucoup plus dense que ce matin et nous mettons plus d'un quart d'heure pour parcourir les sept kilomètres qui séparent la rue des Petits Chastelets du parc du Rancy.

Surprise ! Une jeune femme fait les cent pas devant la maison du meurtre dont des policiers lui interdisent l'accès.

Dès qu'elle nous voit arriver, elle se précipite vers nous en criant :

— Qui est le responsable ? Qui est votre chef ?

Je m'avance vers elle et me présente :

— Commandant Pierre Laduron. Que puis-je pour vous ?

— Ces flics m'empêchent de rentrer chez moi. Mes enfants risquent de se pointer à tout moment. Il ne faut pas qu'ils voient leur père dans l'état où nous l'avons laissé hier soir.

— Rassurez-vous, Madame, vos enfants non plus n'auront pas accès aux lieux. Maintenant, je comprends que vous préféreriez les accueillir vous-même plutôt que de les voir informés par nos soins. Prenez place dans ma voiture, il y fait nettement plus chaud. Je vous appellerai dès que nous en aurons terminé avec nos constatations. Vous ne comptez pas dormir ici ce soir ?

— Non, bien sûr. Je vais emmener les gosses chez papa. Oh, mon pauvre papa ! Il m'a sauvé la vie. Vous n'allez pas le faire payer pour ça, je suppose ?

— Ce n'est pas moi qui décide, Madame. Je me borne à enquêter. Je recueille de la manière la plus complète possible tout ce qui devrait permettre à la Justice de prendre position en toute connaissance de cause. Restez dans le véhicule, sauf si vous voyez vos enfants arriver. Je vous ferai signe en temps opportun.

Elle s'assied à la place que j'occupais deux minutes plus tôt, et j'entre précautionneusement dans le pavillon en prenant garde de ne pas interférer dans le boulot minutieux des gars de l'IJ. J'ai pris soin d'enfiler une nouvelle tenue de protection, pour ne pas amener sur place des traces personnelles qui invalideraient les preuves éventuelles que les collègues parviendraient à assembler.

Le corps gît dans le salon, couché sur le côté, à proximité du feu ouvert à présent éteint mais dont l'odeur prouve qu'il a fonctionné récemment.

Maricourt est penché sur lui et consulte un thermomètre.

Il se lève et vérifie le thermostat de la pièce sur lequel il relève la température de la pièce.

Puis il ouvre un petit carnet et semble se livrer à un petit calcul mental. Il se tourne vers moi et annonce :

— Puisque tu vas de toute façon me le demander sans attendre les examens à l'Institut, je situe l'heure de la mort entre dix-sept

et dix-huit heures hier soir. Avec une marge d'une demi-heure dans chaque sens.

— Cela se tient avec les premières déclarations que j'ai reçues du coupable. La cause de la mort ?

— Mieux que ça, même. Je crois que l'arme est là.

Il tend le bras vers un lampadaire qui doit faire soixante centimètres de hauteur et qui gît brisé sur le sol :

— Un coup à l'arrière du crâne, avec un objet lourd et contondant. A mon avis, les experts n'auront pas à chercher plus loin. Le pied de ce truc est tout à fait compatible avec mes constatations. En tout cas, il est massif et il me semble y déceler à vue de nez des traces de sang et des cheveux. Il y a eu bagarre ici.

— Tu outrepasses tes prérogatives, mon vieux. Toi, ton domaine, c'est le cadavre et tout ce que tu peux en tirer. Mais entre nous, je crois que tu as raison. On s'est bien battu dans cette pièce.

Les gars travaillent vite. En un peu moins d'une heure, ils ont relevé un maximum d'empreintes, fait des dizaines de clichés et ramassé tout ce qui était digne d'être analysé.

de Henneck semble plus intéressé par ce cadavre-ci. Il est moins impressionnant, et c'est un homme. Jacques n'aime pas être confronté à des dépouilles du beau sexe.

Avant de donner mon feu vert à l'enlèvement du corps, je sors prier l'épouse du défunt de m'accompagner à l'intérieur.

Je la maintiens dans le hall d'entrée, d'où on a une vue d'ensemble sur le living, et lui demande simplement si les lieux sont dans l'état où elle les a laissés la veille.

Elle a du mal à maîtriser une certaine surprise :

— Pas le corps ! Quelqu'un a touché au corps !

— Pardon ?

— Je suis sûre que quand papa et moi sommes partis, Gérard était couché sur le ventre, pas sur le flanc.

Elle s'interrompt, semble réaliser un truc atroce, puis reprend :

— Mon Dieu, il n'était peut-être pas tout à fait mort ! Quelle horreur !

— Vous en êtes certaine ?

— Demandez à mon père. A mon avis, il confirmera.

— Je vais vous demander de me suivre au 36. Je dois recueillir votre déposition.

— Je peux prendre quelques affaires ? Des vêtements propres et des produits de toilette. C'est à l'étage.

— Je vous accompagne.

— Et comment je fais pour les enfants ?

— Une policière va rester sur place. Elle les amènera où vous logez pour l'instant. Chez votre père, je crois. Combien d'enfants avez-vous ?

— Un garçon, Ludovic, qui a vingt-deux ans, et une fille, Nadège, qui en a dix-neuf.

— Ils vont revenir ensemble ?

— Non. Ludo est parti pour le week-end je ne sais où, et elle, elle doit rentrer du ski ce soir, avec sa copine Valérie.

Je me sens quelque peu rassuré par l'âge de ses enfants.

Apprendre la mort d'un proche est toujours une épreuve pénible, mais plus on est âgé, mieux on est à même de l'encaisser.

Josiane donne l'adresse exacte de son père à la malheureuse fliquette sur laquelle j'ai jeté mon dévolu. C'est elle qui se tapera la corvée, au risque de finir son service encore plus tard qu'elle ne le pensait.

Avant de partir, Josiane me demande l'autorisation de diminuer le chauffage, pour le régler comme en cas d'absence et ne pas gaspiller d'énergie.

Le thermostat est en pleine scène de crime.

— Je dois me charger moi-même de cette manipulation.

— Sur combien est-il réglé ?

— Vingt et un degré de jour et quatorze de nuit.

— Descendez les deux positions sur six. Cela empêchera le

gel et ne gênera personne. Je crois qu'il se passera du temps avant que nous ne revenions vivre ici.

Nous filons vers le bureau quand je me rappelle qu'Anthiviers moisit toujours à Boissy-Saint-Léger. J'envoie un de mes hommes le récupérer, car il est essentiel à mes yeux que père et fille ne puissent communiquer avant que j'aie recueilli leurs versions respectives des événements de la veille.

Moi aussi, j'établis des priorités dans ma tête.

Le cas Anthiviers est quasiment résolu, surtout si ce que me racontera Josiane corrobore les dires de son père. Par contre, en ce qui concerne Fabienne Pireaux, il faut encore avertir ses proches. Et il faudra aussi perquisitionner chez elle.

Je charge Carole et Guy de contacter la famille et de sécuriser les lieux.

Ce sont les deux plus jeunes de l'équipe, hormis notre dépressif. Carole est encore assez émotive, mais Guy constitue un bon pendant, car il parvient à se détacher des aspects trop humains de notre boulot.

Annoncer le décès d'un être cher à sa famille requiert à la fois un peu de distance et une certaine empathie. Mon binôme sera parfait.

Le plus délicat est d'expliquer aux proches qu'il nous faut fouiller le domicile du défunt et effectuer des recherches dans ses papiers et objets personnels. Cette opération est souvent vécue par la famille comme une sorte de viol du mort, que son statut de victime devrait mettre à l'abri de toute atteinte. Mais tant qu'on ignore tout de l'auteur du meurtre, la seule qui peut nous renseigner dans un premier temps est précisément la victime. Elle constitue notre piste initiale.

Si Fabienne vivait seule, la visite domiciliaire peut attendre demain, mais dans le cas contraire, je préfère qu'on ne laisse à aucun proche l'occasion de faire disparaître des éléments compromettants.

Notre journée est loin d'être achevée.

En route, je demande à Josiane de me décrire les événements de la veille.

Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle n'est nullement sous le coup d'une émotion quelconque.

Elle relate les faits avec un calme étonnant :

— Quand Gérard, mon mari, est rentré hier soir, il était énervé. Bien plus que d'habitude et Dieu sait si ces derniers temps, cela lui arrivait plus qu'à son tour. Il m'a enguirlandée pour je ne sais quel motif inexistant, j'ai répondu et il s'est rué sur moi. J'ai réussi à lui échapper et j'ai appelé papa. Il est costaud, papa, et il tient tête à Gérard. La plupart du temps, il parvient à le calmer mais cette fois, mon mari s'est retourné contre lui. Ils se sont battus tous les deux. A un moment donné, Gérard a menacé mon père avec le tisonnier rougi, le même avec lequel il venait de me brûler le bras. Pour se défendre, papa a saisi la lampe en fer forgé qui se trouvait sur la petite table carrée coincée entre les deux canapés. Il a frappé mon mari à la tête. Gérard s'est écroulé. Il ne bougeait plus, ne répondait plus, donnait l'impression de ne plus respirer. Nous avons immédiatement cru qu'il était mort. Dites, c'est de la légitime défense, non ?

— Probablement. Mais vous comprendrez qu'il nous faille être sûr du déroulement précis des événements pour tirer les conclusions adéquates. Nous devons sans doute faire procéder à une reconstitution. Il y a, a priori, deux ou trois petits détails qui me dérangent.

Un éclair de panique passe dans les yeux de Josiane :

— Vous ne me croyez pas ?

— Je n'ai jamais dit cela. Mais je ne peux pas accepter pour argent comptant vos seules déclarations. Il faut que je confronte votre version avec celle de votre père, et que j'éclaircisse tout ce qui pourrait donner à penser qu'il n'y a pas légitime défense.

— Comme ?

— Le fait que la plaie mortelle semble se situer à l'arrière de la tête de votre mari. Ce qui implique qu'on l'ait frappé quand il tournait le dos. Et donc qu'il n'était pas, ou plus, aussi menaçant que ce que vous soutenez. Vous voyez, ce genre d'anomalies.

Josiane ne se démonte pas. Au contraire, elle sourit :

— Il n'y a qu'à demander, Commandant. Je ne pense pas à tout en racontant ce qui s'est produit. Si Gérard tournait le dos à papa quand il a reçu la lampe sur la tête, c'est que j'ai crié en voyant ce qui allait arriver, et il s'est retourné au moment précis où mon père frappait. Sans cela, il aurait reçu la lampe au milieu du front.

— Eh bien voilà ! C'est pour ça que je dois recueillir votre déposition, et que je dois vous poser des questions qui éclaireront, je l'espère, les points qui restent dans l'ombre.

— Je vous écoute.

— Parlez-moi d'abord de votre mariage et de la situation dans votre ménage.

— J'ai épousé Gérard Strumont il y a vingt-trois ans. J'avais tout juste dix-huit ans et lui vingt-quatre. Il avait une belle situation de cadre commercial dans une petite société qui fabriquait des solvants industriels. Nous avons très rapidement eu Ludovic, et nous n'avons pas attendu trop longtemps pour lui donner une petite sœur.

— Vous travailliez vous-même ?

— Oui. Du moins jusqu'à la naissance de Nadège. J'étais secrétaire médicale dans le quartier, ce qui me permettait d'arranger mes horaires et me convenait donc très bien.

— Et après la naissance de votre fille ?

— J'ai arrêté pendant près de six ans. Le temps qu'elle aille à l'école primaire.

— Financièrement, cela ne posait pas de problèmes ?

— Qu'est-ce que cela a à voir avec la mort de Gérard ?

— J'aime me constituer une vue d'ensemble. Cela m'aide à apprécier la situation.

— Bon, si vous estimez que c'est important. On avait promis à mon mari le poste de directeur commercial, et nous économisions le coût de la garde des enfants. Même si c'était un peu plus dur, c'était aussi une qualité de vie exceptionnelle.

— Mais votre mari n'a pas eu la place promise !

— Si, mais deux ans plus tard que prévu. L'ancien titulaire s'est accroché et a refusé la retraite anticipée.

— Et votre mari n'a pas tenté de revenir sur la question ? De différer votre décision d'arrêter ?

— C'était une décision commune, Commandant.

— Cela n'empêche que des circonstances moins favorables peuvent amener un des partenaires à regretter d'avoir donné son accord.

— Cela n'a pas été le cas. A l'époque, tout allait bien entre mon mari et moi.

— J'ai cru comprendre qu'il était violent ?

— Ses crises sont plutôt récentes. Sa boîte a été rachetée il y a environ trois ans par un concurrent de plus grosse taille. L'accord prévoyait la reprise intégrale du personnel, à l'exception de ceux qui accepteraient un plan de dégageant. Mais Gérard n'avait que quarante-quatre ans et il n'entrait pas dans les conditions du plan.

— Donc il a gardé son emploi !

— Dites plutôt son salaire. On l'a casé dans une fonction d'adjoint sans envergure. Il a commencé à se sentir inutile et il en a conçu une énorme frustration.

Sur ces entrefaites, nous arrivons au 36, et je propose à mon interlocutrice de poursuivre notre conversation dans mon bureau. Je lui offre un café qu'elle accepte après avoir jeté un coup d'œil à sa montre. Comme je suis surpris de cette réaction, elle m'explique :

— Normalement, passé quatre heures, je ne bois plus que du déca. Mais ce n'est pas grave.

— Nous en avons, si vous voulez.

— Non, je présume que je n'irai pas me coucher de sitôt.

— Nous en avons encore pour une bonne heure maxi. Nous en étions à la violence de votre mari.

— Ah oui. C'est arrivé insidieusement. Je crois qu'il a commencé à boire. Oh, il n'était jamais ivre, mais il tentait de trouver une certaine consolation dans les boissons fortes. Puis, il a cessé de supporter des tas de choses. Le moindre bruit, le plus petit retard, les contrariétés. J'ai tenté de le raisonner. J'aurais mieux fait de m'abstenir.

— Cela a dégénéré ?

— Si on veut. Il m'a d'abord reproché de ne pas le comprendre, mais il a vite évolué. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, je n'étais plus celle qui osait prétendre qu'il avait tort, mais la cause de tous ses désagréments. A partir de ce moment, il m'en a fait vraiment baver.

— Il vous a frappée ?

— A plusieurs reprises.

— Et vous n'avez jamais porté plainte ?

— J'espérais qu'il se calmerait. Je lui cherchais un autre job. Et je ne voulais pas que mes enfants souffrent de la situation. Déjà qu'ils ont été témoins de bien des dérapages.

— Il était violent devant eux ?

— Il ne se contrôlait plus, à la fin.

— Et vous, vous aviez pris le parti de vous laisser faire ?

— Je me suis confiée à papa. Il a eu deux ou trois fois des conversations d'homme à homme avec Gérard. Le calme revenait, pour deux ou trois semaines. Mais le réveil était chaque fois pire. J'ai beaucoup réfléchi depuis hier. J'aurais mieux fait de ne pas mêler mon père à mes ennuis. Il ne serait pas embarqué comme il risque de l'être.

— Revenons au drame, si vous le voulez bien. Expliquez-moi le déroulement de la soirée de samedi, en tâchant de préciser les heures approximatives.

— Je vous ai déjà tout dit.

— Il faut aller plus loin dans les détails. A quel moment la scène de ménage a-t-elle débuté ?

— Dès que Gérard est rentré. Il ne devait pas être loin de six heures. Dix-huit heures, je veux dire.

— Rentré ? D'où venait-il ?

— Allez savoir ! Je crois qu'il passe ses après-midi du samedi à jouer aux cartes ou au billard. J'ignore dans quel établissement.

— Et donc, il rentre vers dix-huit heures. Quand commence-t-il à vous agresser ?

— Immédiatement. Verbalement d'abord.

— A quel propos ?

— Parce que le tuyau d'arrosage traînait devant le garage. Il aurait dû le mettre sur le côté pour pouvoir rentrer la voiture. Du coup, il a préféré laisser l'auto à l'extérieur, malgré le gel. Vous voyez quelles futilités lui tapaient sur les nerfs ?

— En effet. Et quand est-il passé aux actes ?

— Quand je lui ai répondu sans réfléchir que c'était déjà bien malheureux qu'une femme soit obligée de dégager l'entrée à la pelle à neige et au jet d'eau !.

— Tiens ! Tout à l'heure vous ne vous souveniez plus du sujet de la dispute.

— Cela m'est revenu entretemps. Gérard est passé devant le feu ouvert qui fonctionnait. Il a pris le tisonnier, a longuement remué dans les bûches tout en m'invectivant, puis il s'est rué sur moi et m'a appliqué le fer rouge sur le bras. Tenez, regardez.

Elle relève sa manche gauche et me fait admirer un pansement manifestement récent. Un bandage d'où dépasse de la gaze grasse.

— Qu'avez-vous fait ?

— J'ai d'abord hurlé. Les voisins ont dû m'entendre. Puis, je me suis réfugiée dans la buanderie et j'ai téléphoné à mon père.

— Il y a un téléphone dans votre buanderie ?

— Non, bien sûr que non. J'ai utilisé mon portable.

— Que malgré l'affolement et la douleur, vous aviez eu la présence d'esprit d'emporter avant de vous enfermer dans la buanderie ?

Elle me regarde, désarçonnée. Elle semble hésiter un instant puis me lance :

— Je l'avais sur moi. J'étais rentrée deux minutes avant mon mari. Je n'avais encore enlevé que mon manteau, et comme, suivant les conseils que donnent vos confrères, je cachais mon sac à main en bandoulière au-dessous, je l'avais toujours autour du cou.

— D'où veniez-vous ?

Elle me lance un nouveau regard dans lequel je décèle un certain mépris :

— On dirait que vous me considérez comme une suspecte, Commandant.

— Loin de moi cette idée, chère Madame. Je veux simplement être complet. Aboutir toutes les pièces du puzzle pour vérifier qu'elles collent parfaitement ensemble. Je répète donc, d'où veniez-vous ?

— Je rentrais des courses.

— Sans la voiture, puisque manifestement c'était votre mari qui l'utilisait ?

— Et qui vous dit que nous n'en avons pas deux ?

— Je n'ai vu qu'un véhicule chez vous. Probablement celui que vous avez utilisé pour vous rendre au domicile de votre père.

— Bien vu. Nous n'avons plus qu'une voiture. J'étais simplement allée acheter quelques produits de beauté à la pharmacie. A pied. C'est tout à côté.

— Combien de temps a mis votre papa pour arriver chez vous ?

— Dix minutes. Un quart d'heure tout au plus.

— Et vous étiez toujours planquée dans la buanderie ?

— Non. Gérard était parvenu à y pénétrer. Il me poursuivait dans le salon, son tisonnier à la main.

— Comment votre père a-t-il fait pour entrer ?

— Il a sa clé. Il s'occupe du chat quand nous sommes absents, et vient vérifier que rien ne cloche. Papa est arrivé derrière Gérard et il lui a intimé l'ordre de me foutre la paix. Mon père a été militaire. Il sait parfaitement aboyer des instructions auxquelles personne ne songe à résister.

— Mais la victime n'a pas obtempéré.

— Gérard n'estimait pas avoir des comptes à rendre à son beau-père. Il a retourné sa fureur contre lui. Vous connaissez la suite. Je peux rentrer voir mes enfants ?

— Pas encore. J'ai encore quelques questions à vous poser. Ça risque de ne pas vous plaire. Et puis, il faudra signer votre déposition. Notez que ça, ça peut se faire demain ou après-demain.

— Pas de problème. Vous parliez de questions déplaisantes ?

— Oui. Plutôt intimes. Avez-vous une relation extraconjugale ?

— Pardon ?

— Je suis obligé de contrôler si les colères de votre époux n'avaient pas d'autres fondements. De même que je devrai vous demander si vous connaissiez des maîtresses à votre mari.

— En ce qui me concerne, c'est non. Quant à lui, je serais tentée de répondre également par la négative. Des aventures d'un jour, je ne peux pas l'exclure, mais en tout cas rien de suivi qui l'aurait forcé à trouver des tas de prétextes pour ne pas rentrer. Ou alors, me tabasser lui procurait plus de plaisir que baiser hors de chez nous.

— Et entre vous, sur le plan sexuel, c'était la rupture totale et définitive ?

Josiane rougit et avoue :

— Pas tout à fait. Gérard avait aussi ses bons jours, et j'espérais toujours le ramener à de meilleurs sentiments. Jusqu'il y a quelques mois, nous nous retrouvions parfois au lit.

- Jusqu'il y a quelques mois dites-vous ?
- Oui. Vers le milieu de l'an dernier, nos relations sexuelles ont pris fin.
- C'est vous qui y avez renoncé ?
- Non, c'est lui qui a perdu tout empressement sur ce plan.
- Une dernière question. Pour aujourd'hui, car je n'exclus pas qu'il m'en vienne éventuellement d'autres à l'esprit dans les jours qui suivent. Existait-il des sujets de discorde entre votre mari et votre père ?
- A part la façon de me traiter ?
- Oui. Je pense à des conflits d'intérêts. Des trucs graves qui les aurait opposés l'un à l'autre.
- Non. En tout cas, je ne vois rien. Avant que Gérard ne commence à s'en prendre à mon intégrité physique, mon père et lui était d'excellents amis. Ils allaient souvent pêcher ensemble. Et ils sont restés partenaires au bowling.
- Comment allez-vous vous en sortir maintenant ?
- J'ai recommencé à travailler quand Nadège a eu six ans. Je ne gagne pas des fortunes, mais la maison est payée et les enfants prendront bientôt leur envol.
- Votre mari n'avait pas d'assurance-vie ?
- Elle me dévisage d'un air entendu.
- C'était donc ça qui vous préoccupait réellement. C'est sans doute un mobile classique.
- Pour ne rien vous cacher. Mais il ne faut pas m'en vouloir. Je dois vous poser ces questions, de même que je suis contraint de vérifier l'exactitude de vos réponses. N'allez pas imaginer qu'il s'agit d'un manque de confiance, ni pire, d'une propension à vous soupçonner.
- Je ne suis pas très au courant de ce dont nous disposons sur ce plan. J'imagine que dans le cadre de son travail, l'employeur de Gérard devait avoir prévu quelque chose.
- Je vous remercie.

Je raccompagne Josiane à la porte, et conviens avec elle qu'elle repassera signer sa déposition demain, peut-être auprès d'un de mes hommes car je pressens que je serai très occupé les jours à venir.

Il est près de dix-huit heures. Je tiens encore à auditionner Marcel Anthiviers ce soir.

Le major Rémy ne lui a pas signifié de garde à vue. Il a préféré me laisser ce privilège. Je compte dans un premier temps l'interroger à titre de simple témoin, et ne le mettre en garde à vue qu'en dernière extrémité de façon à m'accorder un délai maximum. Mais j'aime battre le fer tant qu'il est chaud. D'une manière générale, moins vous laissez de temps à un prévenu pour réfléchir, moins vous risquez de l'entendre vous raconter des histoires bien ficelées qu'il aura eu tout loisir de mettre au point. Evidemment, ce raisonnement vaut surtout face à des gars qui tentent tout ce qui est en leur pouvoir pour échapper à vos soupçons ou à vos preuves. Ici, le suspect est en aveux.

J'hésite dès lors un court moment entre le désir de rentrer chez moi en laissant la fin de la permanence à mon adjoint Robert, et l'envie d'écouter immédiatement le récit complet et détaillé du meurtrier.

C'est cette dernière qui finit par s'imposer.

J'ai toujours apprécié ces instants privilégiés où on se retrouve seul face au suspect. Où on a avec lui une conversation d'homme à homme. Le stress de l'entretien souvent délicat dont dépend fréquemment la réussite ou l'échec d'une enquête s'allie à l'adrénaline que provoque la perspective d'être sur le point d'aboutir.

Il faut être très prudent en désignant l'interlocuteur du suspect, de façon à créer des affinités propices entre l'enquêteur et le coupable présumé ou avéré. Je dirais même qu'il faut être extrêmement bon psychologue. Il faut sentir qui mettra le mieux le prévenu en confiance, qui lui déliera le plus efficacement la langue.

Avec Anthiviers, je me sens à l'aise.

C'est un ancien militaire, et j'ai poursuivi moi-même tous mes stages dans la Réserve. Nous sommes capables de parler le même langage.

En outre, il est dans d'excellentes dispositions, situation qui pourrait évoluer défavorablement s'il apprend que je fais contrôler la véracité des déclarations de sa fille.

Je commande via le planton quelques sandwiches et deux bières dans une brasserie proche. Dès qu'on me les livre, je fais introduire le meurtrier dans la salle d'interrogatoire.

— Excusez-moi d'avoir été si long. Un autre meurtre.

— Eh bien, vous ne chômez pas au moins. C'est bon pour la garantie de l'emploi. Et ne vous frappez pas, je n'ai plus à me soucier de mon emploi du temps à présent.

— Les perspectives ne sont pas si alarmantes. Tout semble établir soit la légitime défense, soit une intervention indispensable pour sauver une vie menacée. Mon boulot est de vérifier si tout se tient, s'il n'y a pas d'incohérences, et qu'aucun autre mobile éventuel n'ait conduit à une mise en scène.

— Je suis tout à fait tranquille de ce côté.

— J'ai apporté des sandwiches et de la bière. Je suppose que c'est déjà ce dont on vous a gratifié ce midi ?

— Pas d'importance ! A la guerre comme à la guerre. Vous comprenez mieux pourquoi j'ai tant tenu à faire un bon repas hier soir et à m'offrir un copieux petit déjeuner ce matin.

— Revenons à nos moutons. Comment vous êtes-vous retrouvé chez votre fille hier en fin d'après-midi ? C'était prévu ? Vous lui rendiez régulièrement visite le week-end, ou d'autres jours ?

— On se voyait, c'est sûr, mais hier, c'est elle qui m'a appelé. Elle paniquait.

— A quelle heure ?

— Dix-huit heures, dix-huit heures quinze, par là. Vous pourrez vérifier auprès de l'opérateur téléphonique. Je ne suis pas certain à la minute près.

— Que vous a raconté Josiane ?

— Que Gérard était dans une fureur indescriptible. Qu'il l'avait frappée avec un tisonnier porté au rouge. Qu'elle se trouvait dans la buanderie mais qu'elle craignait qu'il n'arrive à l'en déloger ou à l'y rejoindre.

— Qu'avez-vous fait alors ?

— J'ai bondi dans ma Golf et j'ai filé jusque chez elle.

— Combien de temps cela vous a-t-il pris ?

— Je n'ai pas chronométré. Mais il n'y avait pas d'embarras de circulation. Normalement, le trajet me prend entre un quart d'heure et vingt minutes, mais je suppose que j'ai légèrement appuyé sur le champignon étant donné les circonstances.

— Vous avez sonné ?

— Négatif, j'ai la clé. Je m'occupe du pavillon et du chat quand Josiane et les siens sont absents.

— Vous entendiez la scène de la rue ?

— Non. Mais quand je suis entré, j'ai perçu des bruits dans le salon. Mon beau-fils courait derrière ma fille autour des meubles. Il y avait beaucoup de bibelots par terre.

— Que votre fille et son mari se seraient jetés à la tête ?

— Je crois qu'ils les avaient fait tomber en se coursant.

— Qu'avez-vous fait ?

— J'ai crié à Gérard de se calmer. Au lieu de quoi, il s'est retourné contre moi. Il a voulu m'agresser avec le tisonnier. J'ai saisi la lourde lampe qui était au sol, à mes pieds, et je l'ai levée en guise d'arme. J'ai uniquement voulu me défendre.

— Le seul ennui, c'est que le coup a porté à l'arrière du crâne. Cela ne correspond pas tout à fait à une attitude défensive, pas vrai ?

— Josiane a hurlé. Gérard a été surpris et s'est tourné vers elle. Je n'ai plus pu interrompre mon mouvement. Sans doute ai-je retenu mon geste, par réflexe. Mais c'était trop tard et le poids de la lampe a fait le reste.

— Il est mort tout de suite ?

- A mon avis, oui.
- Donc vers dix-huit heures trente, dans ces eaux-là ?
- Il ne devait pas être beaucoup plus tard.
- Aviez-vous des raisons d'en vouloir à votre beau-fils ?
- Affirmatif, mon Commandant. Vous resteriez cool face à quelqu'un qui tabasse votre fille, vous ?
- Ce n'est pas le sujet. Vous vous étiez déjà disputés ?
- Quelquefois. Mais nous n'en étions jamais venus aux mains. Gérard se laissait raisonner. Je crois que c'était un brave gars dans le fond. Sa déchéance au boulot lui a dérangé l'esprit. Josiane et moi étions persuadés qu'il s'en sortirait. Enfin, que ma fille le sortirait de cette mauvaise passe. Vous savez que c'était elle qui lui cherchait un travail plus gratifiant ?
- Elle l'a laissé entendre.
- A quel point doit être rendu un homme pour permettre à son épouse d'intervenir dans ce domaine !
- C'est étrange, en effet.
- Il ne croyait plus en rien, mais Josiane se disait que si elle lui faisait miroiter une nouvelle perspective mieux orientée, il sauterait à pieds joints sur l'opportunité.
- Et vous lui faisiez crédit ?
- Je ne lui ai jamais prêté d'argent ! Tout au plus ai-je un peu aidé ma fille lorsqu'elle a voulu acheter la maison. Vous savez ce que c'est, on ne m'enterrera pas avec mes économies.
- Je ne visais pas l'argent. Je me demandais si vous lui faisiez confiance.
- Jusqu'à hier, oui. Mais je pense qu'il a fini par franchir la ligne blanche.
- Vous avez d'autres enfants ?
- Affirmatif. Mais Josiane est ma fille unique. Mon fils a coupé les ponts avec moi depuis longtemps.
- Vous êtes veuf ?
- Divorcé. Ma femme m'a quitté quand Josiane avait neuf ans. Elle vit en Suède.

— Avez-vous une arme, Monsieur Anthiviers ?

— Pourquoi me posez-vous cette question ?

— Parce que les anciens militaires aiment souvent les armes à feu.

Mon interlocuteur sourit. Il me fait un signe, pouce levé :

— Bien vu. J'en avais une. Elle a disparu il y a deux ou trois ans. Notez que je l'ai signalé.

— Je m'étonnais que vous ne vous soyez pas muni d'un revolver quand votre fille vous a appelé au secours, c'est tout. Nous allons en rester là pour aujourd'hui. Regrettez-vous ce qui s'est produit ?

Anthiviers marque un long temps de réflexion, puis murmure :

— Vous savez, mon Commandant, je n'avais encore jamais tué quelqu'un. En soi, ce qui est arrivé est dramatique et je dois avouer que ça me torture l'esprit. J'en ai mal dormi, mais je me console en me disant que sans ma réaction, c'est probablement Josiane qui ne serait plus parmi nous.

Je repasse par mon bureau.

Je sais que la journée de demain sera particulièrement chargée.

Je prends cependant la décision d'attendre la relève en compagnie de ceux de mon équipe qui sont déjà rentrés de mission. Mais je n'ai plus le courage d'écouter leurs premiers rapports. Ou je n'ai plus le cerveau suffisamment disponible.

Ce sera pour demain.